

Niveaux ou domaines privilégiés dans l'étude de la société

L'ANTHROPOLOGIE ECONOMIQUE

Claude ROBINEAU,
directeur de recherche à l'Orstom

Les années soixante ont été marquées, sous l'impulsion de pionniers à la personnalité scientifique vigoureusement affirmée, par le développement de l'anthropologie économique, considérée comme une discipline ou une branche du savoir organisée ; avec une ambition, une problématique, une démarche, une méthodologie s'inscrivant dans ce qui apparaissait - et demeure toujours - le créneau dessiné par les limites de la science académique pour expliciter l'économie des sociétés partiellement concernées par l'usage généralisé de la monnaie et des prix dans le cadre du marché ou du plan.

Si, en effet, l'économie de marché et de plan (dans le cadre des régimes capitalistes ou socialistes) tend progressivement à gagner la totalité des sociétés de la planète, cette extension n'est ni uniforme ni générale. Au XIX^{ème} siècle, Marx avait bien souligné dans les économies européennes le poids des facteurs sociaux et historiques, en même temps que les limites des modèles européens pour expliquer l'évolution des économies asiatiques, mais on sait combien a été tardive la prise en compte de ses enseignements dans les sciences économiques de l'Occident. En outre, son apport concernant l'explicitation des économies extra-européennes, en particulier des économies précapitalistes, est demeuré très rudimentaire, et c'est par le détour de l'anthropologie que, d'une part, on s'est efforcé de comprendre le fonctionnement économique des sociétés étudiées par les anthropologues, tandis que d'autre part, ce qu'on a appelé l'école française d'anthropologie économique a entrepris de tirer parti de l'héritage marxiste.

C'est, en effet, dès la fin du XIX^{ème} siècle que les ethnologues (ou les

anthropologues *stricto sensu*) se sont trouvés devant la nécessité de s'interroger sur la nature et les mécanismes de l'économie au sein des sociétés qu'ils étudiaient. Tant que leurs études demeuraient à un stade descriptif, l'économie pouvait être abordée sous l'angle des techniques, de la culture matérielle ou des échanges. Mais au fur et à mesure que l'avancement des sciences anthropologiques s'accomplissait, que ce soit à propos de la parenté, des phénomènes religieux ou de l'organisation politique, il devenait insuffisant de rendre compte, de façon seulement descriptive, de la vie matérielle de ces sociétés, et en évitant de poser le problème de leur économie.

Dans le demi-siècle qui suivit (c'est-à-dire la première moitié du XX^{ème}), ce point fut résolu, soit en considérant que les sociétés des anthropologues et des ethnologues avaient une organisation primitive ou archaïque qui les laissait en marge de la science économique, soit au contraire, en adoptant les concepts et le vocabulaire de l'économie et en recherchant, au sein de ces sociétés, les phénomènes qui se rapportaient à ces concepts et aux processus qui les illustraient. Mais ces concepts et ces processus étaient ceux d'économies qui avaient connu la révolution industrielle au XIX^{ème} et étaient passées au rang d'économies dominantes au XX^{ème}, c'est-à-dire de sociétés au sein desquelles l'économie était devenue une sphère autonome ; sociétés au sein desquelles, au nom du libéralisme, enseignaient une économie complètement indépendante des contingences sociales. C'est cette économie, peu démarquée des aspects particuliers propres à l'économie de l'Occident, qui a servi de modèle pour caractériser ce qu'on appela, d'abord, les économies primitives, puis l'anthropologie ou l'ethnologie économique.

Trade and market in the early empires

Cet ouvrage fondamental qui va impulser de façon directe la plupart des travaux d'anthropologie économique est publié en 1957 et rassemble sous la direction d'un économiste et historien américain d'origine hongroise Karl Polanyi, d'un anthropologue Conrad Arensberg et d'un économiste Henry Pearson les travaux d'une vingtaine de chercheurs entrepris à l'orée des années 1950.

Son titre se rapporte expressément à la première partie de l'ouvrage qui porte sur les anciens Empires de l'Antiquité, au Moyen-Orient ; c'est là que se forme la problématique de l'ouvrage ; la spécificité et le particularisme des marchés ; les caractères politiques, familiaux, religieux des économies palatiales ; les aspects gouvernementaux du commerce à longue distance (*administered trade*). La seconde partie rassemble des monographies sur différentes sociétés historiques, des Berbères à l'Inde et du Bénin aux Aztèques, qui précisent divers points d'organisation socio-économique : opposition du commerce organisé à longue distance et des marchés non officiels de produits vivriers, des échanges lignagers ou inter-lignagers à base de don avec le commerce contrôlé par l'Etat dans les *ports of trade* (places privilégiées de commerce).

La troisième partie du livre rassemble les conclusions tirées des études précédentes ; c'est là que l'on trouve les thèmes les plus célèbres ; depuis la notion d'économie encastrée (*embedded, enmeshed*, littéralement « enlité », « prise au filet ») dans la structure sociale ; la définition de l'anthropologie économique comme une économie générale dont la science économique, fondée sur l'expérience des économies industrielles, constituerait un département ; jusqu'à la typologie de l'intégration économique autour du don (1), de la redistribution (2), et de l'échange généralisé ou du marché gouverné par la formation de prix (3), qui prétend recouvrir la diversité des formes des économies à la surface du globe, dans le temps et l'espace. Par opposition à la définition de la science économique qualifiée de formelle et fondée sur la rareté et le choix entre des moyens alternatifs, les auteurs fondent l'anthropologie économique sur une définition de l'économie qu'ils appellent *substantive* et qui s'inspire de celle d'Adams Smith sur la production et la circulation des richesses.

Trade and Market a influencé aussi bien l'anthropologie économique en France avec Claude Meillassoux qu'un grand courant américain avec notamment le nom de George Dalton. Tout l'apport de K. Polanyi et de son équipe a été évalué dans l'article de Dalton, 1969.

Toutefois, le fantôme de l'« homo oeconomicus » qui n'a cessé de hanter l'imaginaire des économistes de l'université a été presque dès sa naissance contesté par les économistes eux-mêmes, des « historistes » allemands au Veblen de la Théorie de la classe de loisir. Il y a eu ainsi tout un courant d'économistes, sociologues, historiens qui, parallèlement aux anthropologues, n'ont cessé de réfléchir aux insuffisances de l'explication économique, et qui se retrouvent à plus d'un titre aux côtés d'anthropologues dans la publication en 1957 de *Trade and Market in the Early Empires* (voir encart p. 37). Cet ouvrage, qu'on ne peut analyser ni résumer ici, est dès sa parution, considéré comme le manifeste de l'anthropologie économique moderne qui, au-delà des définitions, des

Société et économie dans les études de développement

La plupart des chercheurs anthropologues, sociologues, économistes, géographes qui ont eu à travailler dans les sociétés rurales, notamment dans le cadre de problématiques de développement ont rapidement remarqué la liaison étroite existant entre économie et société, excluant la prétention, fondée sur une interprétation trop stricte de la théorie économique, de rendre compte des phénomènes de production ou d'échanges sans référence aux institutions extra-économiques (familiales, politiques, religieuses, culturelles) qui en sont soit la cause, soit l'effet. Un des apports de l'anthropologie économique a été, après que Marx l'ait fait, de souligner les rapports étroits existant entre l'économie et la société et d'élaborer des modes d'articulation précis entre ces deux termes.

- l'approche socio-économique classique. Exemple des Comores (Claude Robineau, 1966, *Société et économie d'Anjouan*, Paris, ORSTOM, Mémoire n°21). On a procédé à l'étude de l'économie comorienne sous son double aspect des plantations industrielles étrangères et des économies autochtones urbaines et villageoises, vivrières et d'exportation, et à celle de la société comorienne sous ses deux termes citadins (classe dirigeante) et rural (paysans). Le couplage économique/social fait apparaître une double série de paires :

● société comorienne/économie paysanne (dominée par les firmes étrangères et la ville = la classe dirigeante)

● colonisation européenne/économie de marché (investissant l'économie globale et dominant les milieux sociaux comoriens).

- l'anthropologie économique intégrée. Le couplage (ou plutôt ici l'embrayage) se fait de façon plus précise : par les concepts originellement marxistes de mode de production, rapports de production, formation sociale, reproduction, transition. Une relecture du travail précédent ferait apparaître la succession de deux formations sociales, l'une précoloniale, l'autre colonisée avec passage d'une structure en ordres (aristocratie/esclaves/hommes libres) à une structure en classes (bourgeoisie citadine/paysans) et coexistence, dans la formation colonisée, de deux systèmes de production, l'un comorien unissant bourgeoisie et paysans à travers des rapports de métayage, l'autre européen reliant les firmes étrangères aux paysans comoriens par le salariat. Les couplages ou les relations qu'une analyse classique faisait apparaître sont remplacés par des processus (successions de formations sociales, rapports de systèmes de production) mettant en relation des phénomènes exprimés dans leur totalité sociale et économique.

(1) Polanyi, Arensberg, Pearson éds, 1ère éd. 1957 : éd. française, 1975, Paris, Larousse.

typologies et des concepts, donne à réfléchir. C'est notamment en France qu'il ouvre des horizons parce qu'il arrive à un moment où, sur le terrain, l'étude des sociétés en voie de développement va connaître une grande ampleur, tandis qu'au plan théorique, la pensée de Marx connaît un renouveau qui va s'exprimer par la vogue des concepts de surplus, mode de production, formation économique et sociale, transition, contradictions, etc...

Ainsi, jusqu'au milieu des années 1970, et sur une base factuelle pas toujours très large, s'élaborent des tentatives d'explication du sous-développement des sociétés non capitalistes et non socialistes qui n'évitent pas toujours les vieux pièges du nominalisme ou de l'idéalisme.

Au milieu de ces années, au-delà de la profusion des créations de modes de production (asiatique, tributaire, lignager, domestique, cynégétique, africain, colonial), des discussions sur les instances dominantes ou dominées, par-delà les différences d'écoles que l'on pressent au-dessous des arguments (et pas seulement autour du marxisme et du structuralisme) tombent une condamnation (« un domaine contesté ») et un panégyrique (« une anthropologie d'inspiration marxiste ») et puis, plus rien ou presque (plus de discussion, plus de travaux théoriques), de telle sorte que l'on peut se demander si le silence qui atteint désormais l'anthropologie économique vient du couperet de la condamnation ou de l'épuisement du feu d'artifice qu'était le panégyrique.

Plus rien est trop vite dit.

D'abord, parce que plus qu'une discipline, elle était une problématique (intégrer la société, la culture, l'histoire dans le changement) liée à l'émancipation des sociétés colonisées, au développement du Tiers-Monde.

Parce qu'aussi, la négation de l'anthropologie économique ne supprimait pas le vieux problème aperçu par la recherche de terrain dès les années 1950, à savoir comment lier société et économie dans les études de développement : aussi imparfaits soient-ils, les instruments qu'étaient le mode de production ou la formation socio-économique se trouvaient plus performants que ce qu'on appelait l'analyse socio-économique, la mise en parallèle de descriptifs sociologiques et économiques avec l'espoir que le lecteur établirait ou conforterait de lui-même les liaisons nécessaires (voir encart de gauche).

Egalement, parce que dans les années soixante-dix, des chercheurs américains se tenant à l'écart des querelles stériles qui ont animé l'école américaine d'anthropologie économique dans les années soixante ont mené des travaux

Une anthropologie du développement

Le développement : une définition « substantive » Conçu comme un ensemble de moyens visant à accroître le produit global le développement repose sur une définition formaliste (Perroux, 1961, *L'Economie du XXème siècle*). Cette définition est prisonnière de la conception formaliste de l'économie elle-même, domaine de l'action finalisée, de l'adaptation de moyens rares à des fins qui tendent à l'enrichissement des agents économiques, au progrès. L'anthropologie économique américaine a montré que la conception formaliste de l'économie n'est pas recevable ailleurs que dans les sociétés capitalistes (...).

En réaction, s'est développée une conception substantiviste de l'économie qui la définit comme l'ensemble des faits de production, de distribution et de consommation en les intégrant aux facteurs extra-économiques que la conception formaliste pensait nécessaire d'isoler. Le progrès a consisté à envisager tout phénomène économique comme fait social total (selon la notion... de Mauss) (Aubertin, Cabanes, Chauveau... 1982, pp. 297-344).

Pour une sociologie sur le développement. Substantivistes, marxistes et structuralistes s'accordent à ne voir dans la notion d'obstacles au développement qu'une rationalisation intéressée des divergences entre la rationalité économique, supposée universelle, et les rationalités sociales particulières des sociétés et des cultures (Godelier, 1966, *Rationalité et irrationalité en Économie*).

Passer d'une définition formaliste à une définition substantiviste qui affecte au développement un contenu réel spécifique, est donc l'enjeu actuel de la sociologie du développement, ou plus exactement de la sociologie sur le développement opératoire mais attachée de concepts pré-donnés, et une analyse sociologique qui, selon le vieux précepte, traite les faits sociaux comme des choses (Durkheim) et nécessite la construction formelle de son objet d'étude (Bourdieu et alii, 1973, *Le métier de sociologue*).

Une anthropologie appliquée.

Nous avons à tirer bien des enseignements de l'ouvrage de Bastide : *Anthropologie appliquée*. Bastide proposait d'établir une discipline scientifique séparée de l'« Anthropologie générale ». Son objet serait la « connaissance théorique... de l'altération des cultures et des sociétés par les ethnologues, planificateurs ou les anthropologues-atlantiens ». Distincte de la « recherche opérationnelle » et de la « recherche orientée », l'anthropologie appliquée serait la « science théorique de la pratique de la manipulation sociale » (Aubertin et alii, *op. cit.*).

Développeurs et développés. Le seul objet possible de l'étude d'une action dite de développement, c'est cette action même, et ses modalités. L'ensemble complexe formé par les « développeurs » et les « développés » (Marc Augé). Une telle définition « substantiviste » doit prendre en compte deux éléments essentiels : un groupe social et la fonction de ce groupe -sans préjuger de l'homogénéité du premier et du caractère équivoque de la seconde. (Extraits de Aubertin, Cabanes, Chauveau... *op. cit.*, Les inter-titres sont de nous).

stimulants qui reprennent à leur compte l'appareil conceptuel marxiste, mais en le confrontant à l'épreuve des faits de terrain, et qu'une telle orientation n'a pas manqué d'avoir des retombées sur la recherche française.

Enfin, parce que des problématiques nouvelles écologiques, alimentaires, technologiques, sanitaires, sollicitent les sciences sociales et notamment l'anthropologie en regard de situations dramatiques concrètes -auprès desquelles les préoccupations théoriques ou doctrinales de l'anthropologie économique de la période 1965-1975 perdent toute réalité.

On retrouve certains de ces préoccupations dans différents courants qui caractérisent la recherche récente. Citons (sans ordre) :

● Une anthropologie historique dont le champ se définit à la croisée de ces deux disciplines et de leurs multiples courants et qui nous semble en relation avec l'anthropologie économique pour deux raisons :

- la première est que l'anthropologie économique française, d'inspiration marxiste notamment, est devenue souvent historicisante, par ce qu'évolutionniste, parce que l'histoire donnait à cet évolutionnisme la trame factuelle indispensable, parce qu'enfin l'insertion d'une monographie villageoise dans l'histoire fournissait à l'anthropologue économiste de cette communauté une dimension macroscopique. D'ailleurs, bien des anthropologues, économistes ou sociologues, ont, par goût ou par nécessité logique, effectué le trajet de l'anthropologie économique à l'anthropologie historique, voire à l'histoire.

- parce qu'à l'inverse, et dans le sillon creusé depuis les années trente par l'école des *Annales*, des historiens n'ont cessé d'intégrer dans leurs préoccupations les données sociales et économiques indispensables à une meilleure compréhension du passé. Tel ouvrage d'historien concernant les rapports au Moyen Âge entre guerriers et paysans ou entre l'art et la société peut être considéré comme une anthropologie économique de l'Occident médiéval. Et tel autre qui envisage le sacrifice aztèque, apporte une contribution non négligeable à l'étude de l'économie des anciens Mexicains.

Enfin, c'est l'histoire qui fournit la trame d'études socio-économiques de groupes autochtones concrets pluri-actifs dans différentes instances, économique, familiale, politique, culturelle, religieuse de leur société et jouant un rôle national, voire international : Mourides du Sénégal, Kooroko du Mali, négociants soudanais du Togo, Alhazai du Niger.

● Une anthropologie écologique. Il s'agit en quelque sorte de repenser l'économie prise en compte par l'anthropologie, non plus dans l'acception d'une optique productiviste avec ses corollaires économiques et sociaux (rapports de production, répartition), mais dans une critique précisément du primat productiviste sous les aspects de l'épargne des ressources et de l'éclaircissement des rapports entre besoins et travail.

● Une anthropologie du travail. Il s'agit, à partir de réflexions engagées dès la décennie précédente et dans une optique parallèle, de mettre à l'étude en tant que phénomène central, non plus la production et le produit, mais le travail nécessaire à la production. C'est entre autres, reprendre en les dépassant, d'anciennes préoccupations concernant

la sociologie du travail humain, mais dans un cadre plus large débordant les sociétés industrielles. En outre, le développement de ce qu'on appelle les économies souterraines, parallèles, alternatives, informelles, et qui recouvrent des activités mal connues, soit dans les sociétés du Tiers-Monde, soit dans les sociétés industrielles, exige à côté des études quantitatives entreprises, des approches qualitatives faisant appel aux méthodes, sinon aux concepts, de l'anthropologie.

● L'anthropologie comme méthode de terrain des économistes. De façon plus systématique, on dira que dans les sociétés en transition au sein desquelles les phénomènes de structure sociale ne sont pas obliérés par les rapports marchands, les économistes qui opèrent se trouvent démunis de bases méthodologiques, voire conceptuelles, et c'est à l'anthropologie qu'ils font appel pour combler les lacunes de leur propre discipline. Cette démarche anthropologique a été depuis une dizaine d'années l'objet d'une série de réflexions entreprises en commun entre chercheurs en sciences sociales, statisticiens, planificateurs et opérateurs de développement qui ont abouti à une première clarification des enjeux, des possibilités et des méthodes des uns et des autres. Un certain nombre de débats ont été ainsi menés sur les rapports du quantitatif et du qualitatif, des niveaux micro et macro-sociaux,

sur les unités d'observation et de lecture de la réalité sociale.

● Une anthropologie du développement. Après deux, voire trois décennies d'optimisme et/ou d'aveuglement et d'échecs, l'économie, voire la sociologie du développement économique et social, paraissent hors de saison, alors qu'à côté de quelques progrès (Corée du Sud, Inde, Chine), l'on voit des zones d'Afrique au Sud du Sahara en proie à la pauvreté et la famine tandis qu'une large partie de l'Amérique latine à des titres divers baigne dans la misère et le désespoir. Dans ce contexte, les préoccupations de l'anthropologie économique sur la place de la parenté dans la causalité des faits économiques ou les contradictions au sein des sociétés en transition paraissent assez vaines, et des chercheurs tendent plutôt à une critique acérée du développement et de ses pratiques (le développement pris comme objet ; les développeurs pris comme acteurs sociaux). Une spécialisation opère, en outre, au plan de certains aspects essentiels (alimentation, santé). En un certain sens, la faillite d'une économie du développement global, avec ce qu'elle suppose d'interrogations concernant les structures sociales, entraîne celle de l'anthropologie économique, notamment dans la mesure où il est plus « économiste » d'aller directement aux objets essentiels et millénaires, la faim et la maladie dans le monde.

Bibliographie

La bibliographie concernant l'anthropologie économique est considérable. On ne mentionne ici que les titres qui permettent d'éclairer le texte ou d'indiquer quelques directions.

- Les bases
M. Godelier
1965 - Objet et méthode de l'anthropologie économique. *L'Homme*, t. V, n° 2, p. 32-91. Repris en 1968 in *Rationalité et irrationalité en économie*, Paris, François Maspero, 12^e édition, 1971, FM Petite collection Maspero, t. II, p. 131-209.
1974 - Un domaine contesté : l'anthropologie économique. *Revue de textes*, Paris, La Haye, Mouton.
Cl. Meillassoux
1960 - Essai d'interprétation du phénomène économique dans les sociétés traditionnelles d'auto-subsistance. *Cahiers d'études africaines*, n° 4, p. 38-67.
F. Pouillon (sous la direction de)
1976 - *L'Anthropologie économique. Cours et problèmes*, Paris, François Maspero. Voir notamment : H. Moniot, En France, une anthropologie d'inspiration marxiste, p. 31-56. *Approche anthropologique et recherche économique à l'ORSTOM, journées d'étude du 13 et 14 décembre 1980*, 1985, Paris, ORSTOM, coll. "Colloques et séminaires".
Essais sur la reproduction des formations sociales dominées, 1977, Paris, ORSTOM, coll. "Travaux et documents", n° 64.
Orientations
M. Agier
1983 - *Commerce et sociabilité. Les négociants soudanais du quartier corjo de Lumé (Togo)*, Paris, ORSTOM, Mémoire n° 99.
AMIRA
(Amélioration des méthodes d'investigation en milieux informels et ruraux d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine). *Notes de travail* (depuis 1975). Ce groupe de recherche réunit différents participants de divers organismes ; localisé à l'INSEE-Coopération.
J.L. Anselme
1977 - *Les négociants de la savane. Histoire et organisation sociale des Kooroko du Mali*, Paris, Anthropos.
G. Ancey
1983 - La monnaie mossi. Un pouvoir non libératoire de règlement, en *Moyens et structures d'exploitations en pays Mossi*, Paris, ORSTOM.
C. Aubertin, R. Cabanes, J.P. Chauveau et alii
1982 - Où il est dit que le développement est un objet historique. *Revue Tiers-Monde*, tome XXIII, n° 90, p. 297-344.
J. Charney
1982 - *L'Évaluation du secteur non structuré. Méthodes, résultats, analyse. Le exemple de la Tunisie*, Paris, AMIRA, note de travail n° 37, INSEE-Coopération.
J. Copans
1980 - *Les marchands de l'arabie. La confrérie mouride et les paysans du Sénégal*, Paris, le Seuil.
P. Coeur, G. Perrot et Cl. Robineau (textes réunis par...)
1983 - *Le développement : idéologies et pratiques. Actes du séminaire interdisciplinaire de l'ORSTOM 1978-1981*, Paris, ORSTOM.
G. Dalby
1973 - *Guerriers et paysans*, Paris, Gallimard.
1976 - *Le temps des esthétiques : l'art et la société 1880-1930*, Paris, Gallimard.
L. Demost
1967 - *Homo hierarchicus : Le système des castes et ses implications*, Paris, Gallimard.
1977 - *Homo ocellatus : génèse et éprouvailles de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard.
G. Dugé
1982 - *Un ordre et sa destruction*, Paris, éditions de l'ORSTOM, voir, notamment "Introduction", p. 9-16.

- C. Duvrigny
1979 - *La fleur bleue. Économie du sacrifice aztèque*, Paris, éditions du Seuil.
J.M. Gastellu
1982 - *L'épistémologie économique chez les Serres*, Paris, ORSTOM, coll. "Travaux et documents".
M. Godelier
1982 - *La production des grands hommes*, Paris, Fayard.
1984 - *L'idéal et le matériel. Prévoir, économes, sociétés*, Paris, Fayard.
G. Gosselin
1972 - *Travail et changement social en pays Gbea (RCA)*, Paris, Librairie Klincksieck.
1978 - *L'Afrique désenchantée. Sociétés et stratégies de manœuvre en Afrique tropicale*, Paris, Anthropos, vol. 1.
E. Grégoire
1956 - *Les Alifan de Maradi (Niger). Histoire d'un groupe de riches marchands sahéliers*, Paris, ORSTOM, "Travaux et Documents".
C. Meillassoux
1975 - *Femmes, germes et capotoux*, Paris, François Maspero, coll. "Textes à l'appui".
1977 - *Terrains et théories*, Paris, Anthropos.
M. Panoff
1977 - *Énergie et vertu : le travail et ses représentations en Nouvelle-Bretagne*. *L'Homme*, avril-juillet, vol. XVIII, n° 2-3, p. 7-21.
1977 - Claude Meillassoux et le mode de production domestique. *Revue française de sociologie*, vol. XVIII n° 1, janvier-mars, p. 133-141.
1978 - *Homo ocellatus ou homo ocellatus ?* A propos d'un livre de Louis Dumont. *Revue française de sociologie*, vol. XIX, n° 4, octobre-décembre, p. 613-619.
C. Robicau
1984 - *Tradition et modernité aux îles de la Société*. I - Du coprah à l'atome, préface de Georges Balandier.
1985 - II - Les racines. Paris, ORSTOM, Mémoire n° 100.
A. Testart
1982 - *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*, Paris, Société d'ethnologie.
Références étrangères
P. Bohannan, G. Dalton (éd.)
1962 - *Markets in Africa*, Evanston (USA) Northwestern university press.
G. Dalton
1969 - Theoretical issues in economic anthropology. *Current anthropology*, vol. 10 n° 1, p. 61-102.
R. Finb
1929 - *Primitive economics of the New Zealand Maori*, 1929, London, Routledge et Kegan Paul.
1967 - *Themes in economic anthropology*, London, Tavistock Publications.
1972 - *Methodological issues in economic anthropology* (Review article). *Man*, septembre, vol. 7, n° 3, p. 467-475.
Karl Marx
1967 - *Les fondements de la critique de l'économie politique*, Paris, éd. Anthropos, 2 vol.
K. Polanyi, C.M. Arensburg et alii
1951 - *Trade and Market in the Early Empires*, Glencoe (Illinois), The Free Press. Traduit en français en 1975 sous le titre : *Les systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie*, préface de M. Godelier, Paris, Larousse.
M. Sahlins
1976 - *Age of pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard.
1980 - *Au cœur des sociétés. Raison utilitaire et raison culturelle*, Paris, Gallimard.
T. Veblen
1970 - *Théorie de la classe de leur*, précédé de : *Avec-voilà Veblen* par Raymond Aron, Paris, Gallimard.

1987

IMAGES DES SCIENCES DE L'HOMME

SUPPLÉMENT AU N° 67



ETHNOLOGIE • PRÉHISTOIRE •
ANTHROPOLOGIE •



PRIX: 20 F

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE 

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 25137 α 1

Cpte : B

66 M